



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B  
(Les captifs de la Forêt Noire)  
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :  
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)  
Téléphone TRinité 78-44



Compte chèques postaux : Amicale X A, B, C : Paris 4261-13  
Amicale V B : Paris 4841-48

## JEAN ROGER

A la table de nos délibérations il y a désormais une place vide. Celle qu'occupait notre ami Jean ROGER, Vice-Président de l'Amicale. La mort brutale vient de le soustraire à l'affection des siens et des amis de l'Amicale.

Le jeudi 18 Juin il assistait à la réunion du Bureau. Comme à l'accoutumée il arrivait en retard, mais il était vite pardonné car nous savions tous qu'il occupait un poste important dans la maison Péchiney et que son travail absorbant le retenait tard dans la soirée. Après la réunion nous discutons ensemble et il nous parlait de ses projets d'avenir. Son esprit primesautier, son caractère jovial, sa franchise spontanée en faisaient un compagnon délicieux. Jusqu'à 21 heures nous avons discuté ensemble avec ROSE, GEHIN et FAURE. Quand il nous a quittés sur une cordiale poignée de main nous ne pensions pas que c'était la dernière. Le lundi 22 Juin, le mal du siècle, un infarctus, le terrassait. La nouvelle de sa mort tomba sur notre monde « prisonniers » comme une bombe. De nous tous il était celui qui dégagait de sa stature athlétique tant de saine santé, tant de joie de vivre qu'on le croyait immortel. Il est tombé comme un chêne frappé par la foudre.

Amicaliste, il l'était à part entière. Il fut l'un des fondateurs de notre Amicale. Sa carte de membre actif portait le numéro 2. A la libération il fut chargé du Comité d'Accueil. C'est grâce au travail de Jean ROGER que le fichier de l'Amicale enregistra bientôt plus de trois mille noms.

Pendant cinq années il fut le Secrétaire Général de l'Amicale. Mais très pris par ses occupations il demanda sa relève et ce fut notre ami ROSE qui le remplaça. Mais notre groupement ne devait pas se priver d'une telle personnalité. A l'unanimité Jean ROGER fut désigné comme vice-président parisien de l'Amicale VB et délégué de l'Amicale au Conseil d'Administration du Club du Bouthéon.

La dernière manifestation P.G. à laquelle il prit part fut celle du Congrès Provincial des VB et X ABC qui se tint les 9 et 10 Mai à La Bresse dans les Vosges. Il y représentait le Président LANGEVIN empêché. Ce fut donc notre ami Jean ROGER qui présida ce magnifique Congrès. Qui aurait pu penser en le voyant présider nos assises avec tant de bonhomie souriante, tant de tact et tant de cordialité que c'était son dernier Congrès.

Oui, Jean, depuis près de vingt ans tu faisais partie de la belle équipe du VB. Ton départ laisse un vide immense qui ne sera jamais rempli. Pour posséder comme toi cet amour (de donner, ce dévouement constant, cette inlassable activité qui faisaient de toi un dirigeant idéal il faut être depuis longtemps nourri dans le sérail. N'est pas dirigeant qui veut !

Notre Amicale ressent déjà la perte irréparable qu'elle vient de faire. Ceux qui après ton départ vont continuer à porter le flambeau de l'entraide devront redoubler d'ardeur. En témoignage de notre longue amitié, ils sont prêts à le faire. Les hommes s'en vont, mais l'Amicale demeure.

Jean, pour nous tous, ton image est ineffaçable. Et dans nos réunions ton ombre légère viendra nous souffler ces conseils de prudence et de sagesse que de ton vivant tu savais si bien prodiguer. Tu es et tu resteras toujours parmi nous.

A Mme Jean ROGER qui fit face à l'adversité avec tant de digne courage, à ses deux enfants, l'Amicale renouvelle ses condoléances et les prie de croire à l'inaltérable solidarité de tous ses membres.

Dors en paix, ami Jean, tes amis ne t'oublieront pas !

H. PERRON.

N.-B. : Le Lundi 28 Septembre, à 11 heures, en l'église Saint Joseph l'Artisan, 214, rue Lafayette à Paris, l'Amicale VB et X ABC fera dire une Messe pour le repos de l'âme de Jean ROGER, son vice-président. Nous demandons à tous nos amis disponibles de venir assister à cet office.

Le 27 Septembre 1964

## Journée Nationale des Stalags V B et X ABC à PONTOISE (Seine-et-Oise)

PROGRAMME :

A 10 heures : Réception à la Mairie de Pontoise.  
A 11 heures : Messe du Souvenir en l'église Saint-Maclou.  
A 13 heures, HOTEL DU GRAND CERF à SAINT-OUEN-L'AUMONE :

### Grand Banquet de l'Amitié et des Retrouvailles

MENU :

Les Petits Feuilletés du Grand Cerf  
Truite braisée au Champagne  
Le Contre-Filet rôti favorite  
Salade de Saison  
Plateau de Fromages  
L'Omelette Surprise  
Café  
Liqueurs  
Champagne

Vins à discrétion  
Bourgogne Aligoté  
Château Lafitte 1952

A 16 heures :

GRANDE SAUTERIE FAMILIALE

Inscription : 28 francs.

Amis des Stalags V B et X ABC, venez nombreux assister à notre Journée Nationale. Bien entendu, vos familles ainsi que vos amis sont cordialement invités.

Une importante délégation de nos camarades belges sera présente. Nous demandons à nos camarades de venir nombreux pour les accueillir.

Parisiens, venez goûter le plaisir d'une journée en grande banlieue, dans un cadre ravissant, au milieu d'amis heureux de se retrouver.

Provinciaux, cette journée est presque la vôtre. Nous sommes sortis de la Capitale pour être plus près de vous. Venez en famille passer une Journée d'Amitié.

Adressez vos inscriptions de toute urgence.

## WEECK-END EN AVALLONNAIS

Le projet d'un voyage collectif dans l'Yonne avait été débattu lors d'un de nos repas mensuels. Ce soir-là notre hôte d'honneur était notre ami André GEORGES, d'Etaules (Yonne). Enthousiasmé par la magnifique ambiance du repas, GEORGES proposa que le Bureau de l'Amicale vienne passer un week-end à Avallon pendant la belle saison. LANGEVIN en accepta le principe et chargea notre ami GEORGES de mettre au point tous les détails de cette manifestation.

C'est ainsi que le samedi 4 juillet une caravane de six voitures faisait son entrée dans la cour de la ferme d'André GEORGES. Une visite dans les dépendances, quelques exercices équestres sur un des chevaux du cheptel (les professionnels de l'équitation peuvent conserver un calme serein, ce n'est pas du côté du Bureau de l'Amicale que viendra la concurrence !), puis on se dirigea vers la salle commune où Madame GEORGES et son fils André gratifièrent les Parisiens ALADENISE, GEHIN, LANGEVIN, MAURY, PERRON, RYSTO, SAUTEREAU et leurs familles d'une magnifique réception. Les bouteilles de Saint-Bris défilèrent sur la table à un rythme accéléré. Les biscuits vinrent en renfort pour colmater l'inondation vinicole. Et c'est la panse bien garnie, l'esprit lucide et le regard clair que la petite caravane fit ses adieux à Madame GEORGES en la remerciant de son émouvant accueil.

Sous la conduite de l'enfant du pays, nos touristes visitèrent tour à tour Sermizelles, Notre-Dame d'Orient avec sa splendide vue sur la vallée de la Cure et Vézelay, Annoy-la-Côte avec la vue des feux de la Saint-Jean et de l'Avallonnais.

Arrivée à Avallon chez l'ami Louis, propriétaire de l'Hôtel de Paris où un dîner succulent nous est servi par un personnel stylé. Mais il faut faire vite car le programme comporte une visite à Vézelay. La renommée mondiale de « Son et Lumière » de Vézelay n'est plus à faire. La magnifique église de la Madeleine au Chœur gothique et à la nef romane domine de son imposante splendeur tout le pays avallonnais. Cette vision d'art met un éclatant point final à une excellente journée et tout le monde rejoint Avallon où l'accueillant et moderne Hôtel de Paris va abriter pour une nuit toute la caravane.

Le dimanche, départ à 9 heures pour la vallée du Cousin, un des plus beaux sites touristiques de France. Nous passons à La Roche, Méluzien, Magny, le Moulin Cadoux. La route est sinueuse, bien ombragée, pittoresque, suivant tous les méandres du Cousin où pullulent les truites. Puis nous traversons Marsault où séjourna Pasteur, Carré-les-Tombes, célèbre par ses sarcophages, pour arriver à la Pierre-qui-Vire où nous admirons nos dolmen et visitons le monastère et l'église. Toute la troupe reprend le chemin d'Avallon où nous attend un repas gastronomique préparé à notre intention par le sympathique Louis. Nous traversons Saint-Germain-des-Champs, Pierre-Perthuis avec ses deux ponts, faisons un petit crochet pour admirer les Fontaines Salées (les Thermes), admirons au passage les magnifiques sculptures de l'église de Saint-Père au style gothique bourguignon. Un détour pour revenir par la vallée du Cousin qui nous révèle de nouvelles beautés pittoresques. A 13 heures, nous arrivons à l'Hôtel de Paris où nos estomacs affamés font honneur au menu.

A 15 heures, sous la conduite de nos amis avallonnais André et Louis nous reprenons, par un chemin détourné, la route de Paris. Au passage nous admirons les alpinistes qui, sur les Rochers du Saussais, s'entraînent pour leurs expéditions hivernales dans les hautes montagnes. Nous regrettons tous l'absence de ROSE dont les talents d'ascensionniste sont plus remarquables que ceux de descendeur !

Enfin, nous arrivons à Saint-Bris, région vinicole de l'Avallonnais. Evidemment le point final de ce merveilleux week-end ne pouvait être mis que dans une cave de Saint-Bris. Et c'est dans celle de M. Henri SAURIN qui, fort aimablement, nous fit visiter son établissement et déguster des vins délectables. Tout y passa : Saint-Bris blanc, Ratafia blanc et rouge, kirsch. De quoi contenter les palais les plus difficiles !

C'est à regret que l'on quitta nos amis avallonnais, non sans promettre que ces deux remarquables journées d'amitié auront une suite.

(Suite page 2).



## COURRIER DU VB

## LE TOUBIB

— **SALIGNAC**, 6, rue Louis Deffès à Toulouse (H.-G.), adresse à tous son amical souvenir.

— **R. GERRAISE**, La Ouatoise, à Domène (Isère), envoie son meilleur souvenir à l'Amicale.

— **Marcel PETITNICOLAS**, 3, rue du Limbois à Moyenmoutiers (Vosges), envoie son salut fraternel à tous les copains du VB.

— **André DAUSSIN**, 26, rue Louis Carlier, Le Cateau (Nord), adresse son meilleur souvenir à tous les camarades de Sigmaringen, Kommando Steidle.

— **Louis BOUDET**, Curé de Néracq par Arzacq (B.-P.), envoie ses amitiés à tous et souhaite que vive longtemps l'Amicale du Stalag VB !

— **Pierre GENET**, 3, rue de Touff à Metz (Moselle), envoie ses bonnes pensées à tous.

— **Georges DUCHER**, 5, rue Charles Gide à Champigny-sur-Marne (Seine), adresse un amical bonjour à tous.

— **Bertie GUERY**, 5, rue Notre-Dame à Nancy (M.-et-M.), est de tout cœur avec tous les VB et en particulier aux gégangs de Chiron-Barracke, Tuttlingen où il a fait un très long stage.

— **Mario GENOIS**, Val St.-André à Aix (B.-du-R.), envoie son meilleur souvenir et toutes ses amitiés à tous les copains VB.

— **Léon ARCHAIN**, 14, rue Croix-Belle-Porte à St.-Quentin (Aisne), envoie son souvenir très amical aux copains.

— **Paul DION**, 21, rue de la République à Nancy (M.-et-M.), nous donne de ses nouvelles. L'ancien pensionnaire du Waldho (ex-Apothèque) a subi une petite intervention chirurgicale et sa santé est au mieux. Il se rappelle au bon souvenir de tous (Waldho-Camp et équipes sportives).

— **André BORDES**, 12, rue Quatrefoves, Paris (5<sup>e</sup>), envoie ses affectueuses amitiés à toute l'équipe VB et à tous ses anciens camarades de Villingen et des Kommandos.

— **Julien RAVEL**, La Garnière, Pollionnay, par Vaugneray (Rhône), adresse ses meilleures amitiés à tous.

— **Joseph VALLI**, à Ospédale, par Porto-Vecchio (Corse), envoie son amical bonjour aux anciens VB. Les VB de la Pentecôte 1963 envoient à leur ami VALLI leur bon souvenir avec l'espoir de se retrouver l'an prochain peut-être devant un bon Casanis ! servi sous les frais ombrages de la forêt de l'Ospédale.

— Le **Docteur J. GRANGE**, 14, Avenue de Saxe à Lyon, adresse ses vifs encouragements à l'équipe du VB pour l'œuvre qu'elle accomplit avec tant de foi et de cœur. Les anciens du Waldho se rappellent au bon souvenir de leur sympathique toubib.

— **Alphonse BOUTEILLE**, à Bosmoreau-lès-Mines (Creuse), envoie son bon souvenir à tous les anciens du Waldho et en particulier aux anciens pensionnaires de la Chambre 147. L'ami PERRON envoie toutes ses amitiés à son compagnon de popote et son bon souvenir à Madame et Mademoiselle BOUTEILLE. Il espère qu'un jour prochain il aura la grande joie de les rencontrer tous. Et pour toi ! Fonfon, une accolade gégang !

— **Emile CHARTIER**, 44, rue du Petit-St.-Mars à Etampes (S.-et-O.), adresse son bon souvenir et ses sincères amitiés à tous les camarades du VB.

— **Noël VIGIER**, 84, rue de la République à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), envoie son bon souvenir à tous.

— **Jean DESNOES**, Les Omergues (Basses-Alpes), envoie toutes ses amitiés et son bon souvenir à tous sans oublier notre « enfant adoptif » (alias LE CANU). Le 21-6-64 le tandem aéronautique du Camp (DESNOES-KLEIN) s'est reconstitué par delà la Montagne de Lure ! C'est le filleul qui construit les modèles (le fils du pilote) et qui va maintenant piloter à son tour. La main passe ! Nos deux amis adressent leur meilleur souvenir aux anciens VB et en particulier à CANDEILLE, BAUDRY, BERTIN (as-tu toujours ton Simoun ?).

— **Léon BERTON**, 112, rue République à Caudry (Nord), envoie son amical souvenir à tous les anciens VB et principalement à ceux de la Compagnie de Leutkirch, Aulendorf, de leur ancien Homme de Confiance actuellement Président de la Section de Caudry de l'A.C.P.G. Nous espérons rencontrer notre ami BERTON au Congrès de Lille.

— **Pierre LEONARD**, Industriel à Boulzicourt (Ardennes), envoie ses amitiés à tous les VB et en particulier aux camarades de Spaichingen et de Klosterkasern à Villingen.

— **Th.-Louis MARSON**, 143, Boulevard Jean-

Jaurès à Clichy (Seine), adresse un amical bonjour à tous les anciens.

— **Eugène CAMUS**, Les Forges de Clairevaux (Aube), envoie ses amitiés à tous les copains de Magirus Werck I.

— **J. DIEGELMANN**, Château de Belval, par La Petite-Raon (Vosges), avec son meilleur souvenir à tous les camarades.

— **Paul MUNIER**, Archettes, par Arches (Vosges), envoie ses amitiés à tous les camarades du VB.

— **Antoine PETITJEAN**, 9, rue Branly à Issy-les-Moulineaux (Seine), se rappelle au bon souvenir des anciens de Rothweill et du Waldho. L'ancien fondateur de la célèbre troupe du Waldho et de l'orchestre-jazz poursuit une brillante carrière dans l'industrie cinématographique. Ses anciens camarades lui adressent leur fraternelle amitié.

— **Georges ERHARDT**, 17, rue Tronchet à Lyon, envoie ses amitiés aux anciens du VB.

— Une carte de notre ami le **Docteur TRIPIER** en vacances à Nice :

« Toutes mes amitiés à tous les camarades du Camp et du Waldho. Un peu de détente au calme avec un bon soleil. J'en souhaite autant à tous pour leurs vacances. »

— **Fernand LEFORT**, 13, rue Buscaillet, Le Bouscat Gironde), nous prie de transmettre à notre ami Roger HADJADJ ses félicitations pour sa nomination au Comité Directeur et son bon souvenir à tous les anciens de Schramberg à qui il pense souvent faute de pouvoir les rencontrer.

— Pour la deuxième fois en deux ans, **C. CHARPIN**, 26, Cité de Lacombe à Nogaro (Gers), n'a pas reçu « Le Lien » publiant la liste de la Tombola. Comme il dit : « Il doit y avoir du feldweibel sur la ligne !... ». Cette omission a été vite réparée, car notre service de presse est impeccable et il faut bien le dire, ces petits incidents sont pour lui incompréhensibles car nos adresses sont tirées par tiroirs et il est impossible qu'une adresse puisse échapper à la machine. Car « Le Lien », nous le savons, est attendu avec impatience dans nos foyers amicalistes et notre ami CHARPIN nous le dit : « Je suis toujours très heureux de recevoir ces quatre pages qui sont bien « Le Lien » par excellence pour ceux qui sont loin du Siège ou dans l'impossibilité de participer aux réunions. »

— C'est à la suite d'un oubli involontaire que le nom de notre bon camarade **CHRAPATY Maurice**, 4, Place Roland à Thionville (Moselle), n'a pas figuré dans la liste de ceux ayant participé au Congrès National de La Bresse. CHRAPATY ne manque jamais un rendez-vous. C'est peut-être pour cela que nous avons omis son nom. Son absence eût été plus remarquée ! Nous nous excusons auprès de notre camarade et puisque nous sommes à l'amende nous réglerons cela en Octobre à Lille, devant le comptoir ! Car CHRAPATY sera à Lille, nous vous le signalons à l'avance. Merci pour les photos !

Nous avons appris avec plaisir la brillante réussite au doctorat de mathématiques de Jean-Louis TASSOUL, fils de nos excellents amis Louis TASSOUL et Madame, Place Eugène Flagey, Ixelles (Belgique).

Le nouveau Docteur a soutenu, avec succès, à l'Université de Bruxelles, devant un jury spécialisé, une thèse ayant pour sujet : « le mécanisme des fluides » et qu'une centaine de personnes, au grand maximum, dans le Monde entier, sont susceptibles de comprendre.

Toutes nos félicitations au jeune mathématicien et à ses heureux parents.

## CHANGEMENTS D'ADRESSE

Notre secrétaire-général Maurice ROSE informe tous ses amis qu'il a changé d'adresse et habite désormais :

2, Avenue Georges Clemenceau  
Rueil-Malmaison (Seine-et-Oise)

et notre Vice-Président, le Père Jean VERNOUX, est désormais Curé de TAILLEBOURG (Charente-Maritime).

## Week-end en Avallonnais

(Suite de la première page)

Nous remercions notre ami André GEORGES de sa belle initiative. Cette promenade touristique fut un charmant dérivatif au travail absorbant du bureau de l'Amicale. Elle prouve que nos adhérents sont de tout cœur avec la direction de leur groupement, qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre les dirigeants et leurs sympathiques compagnons de l'Amicale. Tous vont la main dans la main en poursuivant le même but : Faire de l'Amicale une grande famille P. G. Merci à André GEORGES et à son ami Louis pour les deux belles journées d'amitié passées ensemble.

H. P.

Les toubibs, il ne faut pas en médire, il y en a qui sont de vrais toubibs !

C'était pendant l'hiver de guerre, une saleté d'hiver pourri, la rivière était haute, elle grondait comme une bête en furie, dehors la tempête faisait rage, le vent sifflait lugubrement dans la cheminée.

La Marie n'arrivait pas à enfanter. On était là tous à attendre ; la grand-mère l'aidait de ses pauvres mains usées. Au soir, rien n'était encore arrivé. Les clameurs de la mère emplissaient la maison, dominant les clameurs du vent. La vieille nous regarda tous, et subitement elle dit : « Faut aller quérir le médecin ! » Personne ne répondit. Il n'y a pas de médecin dans le village. Il faut traverser l'eau pour aller chercher celui du bourg d'en face. Quand il fait beau, c'est une ballade mais par ce temps-là... La vieille répéta obstinée : « Faut quérir le médecin ! » L'Alphonse haussa les épaules : « Tes pas folle ! qu'il dit. Tu te rends compte ? Fait pas un temps à traverser ! » Alors la vieille se tourna vers moi, et d'une voix étrangement douce : « Vas-y, toi ! — J'y vais ! » répondis-je.

J'ouvris la porte et la nuit me happa. Les rafales du vent me plaquaient contre les murs, la pluie me fouettait le visage, mais j'avancai en trébuchant dans le village désert et endormi et arrivai à la maison du passeur, close et silencieuse. Je cognai désespérément à la porte, il finit par se lever et ouvrit sa fenêtre. « Qu'est-ce qu'il y a ? » qu'il demanda à travers les volets. « Faut aller chercher le médecin ! » Il rit : « A cette heure ? par le temps qu'il fait ! Va te coucher ! Demain, il fera jour ! — La Marie va passer ! » Il y eut un silence juste pour comprendre... « Ah bon ! Fallait le dire. Attends, je descends t'ouvrir ! » Il me fit entrer. « Le temps de m'habiller et on y va ! » Il mit sa grosse houppelande sur ses épaules, et nous plongeâmes dans la nuit.

Je le tenais par son manteau pour ne pas le perdre. Le fleuve avait débordé et venait jusqu'à la levée. Nous entrâmes dans l'eau. Dessous, on butait contre des choses invisibles. Au port, on en avait jusqu'au ventre. Le bateau dansait en tous sens, mais la chaîne n'avait pas cédé. Dedans, il y avait de l'eau, beaucoup d'eau. « Faut d'abord le vider ! » que me dit le passeur. Nous l'écopâmes vaillamment que vaillamment, puis nous hissâmes par-dessus bord. « Prends les rames, qu'il me dit, et retiens dur, je vais défaire la chaîne ». Nous filâmes comme une flèche dans le courant. Sans un mot, les dents serrées, arc-boutés contre le banc, tous les deux nous ramions à mort. On savait que notre vie était au bout des rames. On cherchait à couper en biais le fleuve. Ça a duré des heures, ou des minutes, je ne sais pas, de longues minutes, on ne pensait à rien... ou peut-être si, à la Marie qui n'attendait qu'après nous pour ne pas mourir. A la longue, on a fini par atteindre l'autre rive.

Le vieux a attaché la barque au trou d'un arbre, on a marché longtemps, jusqu'à la maison du toubib, on ne sentait pas sa fatigue. On a frappé, la vieille servante est venue ouvrir. « Le Docteur a eu une journée très chargée, il vient de rentrer et de se coucher. Il dort. Revenez demain ! » qu'elle dit. On lui a répondu : « La Marie est en train de passer ! » « Ah ! qu'elle a dit. Attendez, je vais le réveiller ». Par terre, l'eau qui gouttait de nos vêtements faisait une mare qui grandissait.

Il est descendu. Le vieux et moi on s'est regardé. Il était gros, plus très jeune, l'air fatigué, on a compris qu'on n'arriverait pas à le traverser. « Qu'est-ce qu'on me dit, les gars, qu'il fait, qui est en danger de mort ? » Puis, reconnaissant le passeur : « Mais c'est de l'autre côté de l'eau ? » On lui a expliqué. « Je m'habille, je prends ma trousse et je vous suis ! » Je lui dis : « Docteur, il faut traverser, vous voyez le temps ! on n'est pas sûr d'arriver ! — Oui, qu'il me répond, passez devant, où est votre bateau ? »

On l'a emmené jusque-là, il s'est assis sur un banc, il serrait contre lui un vieux portefeuille en cuir usé qui contenait ses instruments. « Tenez-vous bien ! » qu'on lui a dit, on a lancé le bateau dans le courant. C'était pire qu'à l'aller. « Docteur, que je lui crie, prenez les rames et souquez ferme ! Notre vie est entre vos mains ! » Il n'a rien répondu, il a attaché sous son manteau sa trousse contre lui, il a pris les rames. J'ai pris la barre. La nuit était d'un noir d'encre, dans l'ombre on sentait la barque frôler des tas de choses, des arbres déracinés, des animaux crevés, des tas d'autres choses. Pas moyen de les éviter, on était aveugle. La mort était autour de nous, le diable nous tenait, il ne nous lâchait pas, dans la tourmente on entendait gémir les damnés. La rive était là, devant nous, sur la droite, quelque part. Le temps passait, dans le bateau l'eau qui montait clapotait contre nos

CHAMPAGNE  
R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, V B)

Propriétaire récoltant  
Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande



# La grande colère d'Amédée

Il était arrivé au Camp de Villingen par un chaud après-midi de Septembre, venant tout droit d'un Front-Stalag quelque part en France. Il n'a jamais pu dire d'ailleurs de quelle région de France il venait. On l'affecta à la baraque des Kommandos. C'était un brave gars, un peu simplet, qu'une maladie d'enfance avait laissé légèrement « demeuré ». Quand on lui demandait : « Comment t'appelles-tu ? » il répondait invariablement : « Je m'nomme Amédée ! — Mais ton nom de famille ? » Il ouvrait alors deux grands yeux étonnés : « Je n'ai point de famille ! » Mais à force de questions on arrivait à savoir qu'il s'appelait Evariste. Un nom comme ça, pris au hasard sur le calendrier, car il était de l'Assistance Publique.

Il avait obtenu la Croix de guerre, mais n'en était pas plus fier pour ça. Quand on lui demandait dans quelles circonstances il avait obtenu cette décoration, il expliquait avec simplicité : « Un matin mon yeutenant m'a demandé d'aller voir au coin d'un bois s'il y avait des Allemands. J'ai pris mon fusil et une grenade et je suis parti. J'ai tombé sur deux allemands qui ronflaient et qui ont été bien surpris de me voir devant eux quand je les ai réveillés. Ils ont aussitôt levé les bras en l'air et je les ai ramenés à mon yeutenant qui était bien content. Voilà... ». Il avait l'air de s'excuser de son courage tranquille.

Il fut vite la cible des dégourdis de la baraque. Tous les matins il balayait la chambrée et son visage rayonnait de joie quand on le félicitait sur son travail impeccable. Il était de toutes les corvées. Ce n'est pas qu'il était volontaire, non, car il était trop effacé pour ça, mais il y avait toujours un loustic pour lancer son nom. Et Amédée était fier de cette popularité. Pour rien au monde il aurait voulu manquer à ce qu'il croyait être son devoir.

Il fut vite repéré par les Allemands qui, ne voulant pas se priver d'un auxiliaire aussi précieux, le maintenaient plus que de coutume dans la baraque des passages.

L'hiver était passé sans encombre. La Forêt-Noire se dépouillant de sa blanche hermine mettait son habit de printemps. La baraque se vidait. L'agriculture allemande manquait de bras et les pensionnaires du Camp partaient dans tous les azimuts du Bade, de Wurtemberg et de la Bavière. Et Amédée voyait partir avec regret, les uns après les autres, tous ses amis. Son paquetage s'enrichissait, à chaque départ, d'objets inutiles qu'on lui confiait. Lorsqu'un beau matin de Mai 1941 le planton du Bureau fit irruption dans la baraque en criant : « Amédée, vite, préparez paquetage, vous partez Kommando ! A 9 heures devant le Bureau ! Schnell ! ». Une bombe serait tombée près de la baraque que l'effet de saisissement n'eût pas été plus fort. Tout le monde était atterré. Sauf Amédée ! Pour lui c'était une chose fort naturelle. Les copains partaient, pourquoi pas lui ? Quant aux autres ils voyaient arriver, avec le départ d'Amédée, tous les soucis

jambes. Ça a duré longtemps, très longtemps, on a bien cru qu'on allait y rester.

Enfin l'avant de la baraque talonna, il y avait un arbre devant, et le vieux levant le bras parvint à saisir une grosse branche et à y enrouler la chaîne. « Grimpez ! » qu'il nous dit. On s'est hissé dans l'arbre, et de là on a gagné le sol. C'était un marécage. En pataugeant au hasard, on a fini par trouver la route. On a marché, marché, on est arrivé. On était trempé. « Il faut vous changer, a dit la grand'mère au toubib, vous allez attraper du mal. — Plus tard, qu'il a répondu. Où est la malade ? » Il a fait la grimace. « C'est vous le mari ? » qu'il m'a demandé. La vieille a eu un geste vague. « Il est à l'hôpital..., en train de mourir..., une mauvaise maladie..., la guerre... — Ah ! qu'a dit le médecin. Eh bien ! mes garçons, on va s'y mettre tous. Vous, la mère, faites chauffer de l'eau ».

La Marie n'avait plus la force de mettre au monde. Le gosse, c'était trop tard, il était mort. Mais la Marie, elle vivait. On a aidé le toubib comme on a pu, avec nos pauvres gestes, toute notre maladresse et notre bonne volonté. Au matin, il nous a dit : « Elle est sauvée, allez vous coucher ! » Je lui ai répondu : « Docteur, on ne peut pas vous passer cette nuit, demain je chaufferai le vieux gazogène et je vous ramènerai chez vous par la route, on cherchera un pont qui soit rétabli. — Mais oui, qu'il a fait avec un geste fataliste, espérons que personne n'aura eu besoin de moi cette nuit ! » Il a couché dans mon lit.

Le lendemain matin, la tempête continuait à

quotidiens imposés par la vie en commun. Et puis aussi, il faut bien le dire, le regret de voir partir un homme qu'ils aimaient. Amédée avait le dévouement si facile, si spontané ! Toute la baraque se mit à confectionner le paquetage d'Amédée et ce ne fut pas chose facile. On lui fit mille recommandations qu'il écouta avec une grande attention. Il promit de faire parvenir de ses nouvelles. Ce serait la première lettre qu'il écrirait depuis sa captivité !...

Personne, parmi les prisonniers, ne savait où était allé Amédée. Lui, encore moins ! Il était dans une petite ferme allemande avec deux patrons, l'homme d'une soixantaine d'années, la femme, presque du même âge. La vie s'y écoulait paisible. Le travail ne faisait pas peur à Amédée et le patron se réjouissait de son acquisition. Bien nourri, couché à la ferme, on lui avait dressé un lit dans l'étable, Amédée trouvait même que la captivité avait du bon. Il ne comprenait pas ce que lui disait son patron et il faisait son travail selon son bon plaisir. Le bauer voyant qu'il avait affaire à un professionnel, le laissait évoluer à son gré dans l'étable. Alors ça Amédée ne l'aimait pas, mais pas du tout ! Pourquoi l'enfermait-on ainsi ? Il n'avait jamais rien dérobé de sa vie ! Il souffrait beaucoup de ce manque de confiance.

Il faut dire à cet endroit du récit que les précautions prises à l'heure vespérale par le patron d'Amédée résultaient de consignes précises données au Bureau Allemand du Camp. Car la ferme jouxtait la frontière suisse. Elle faisait partie de la commune de Lörrach et si l'on avait choisi Amédée pour venir ici c'était pour de bonnes raisons. Les Allemands savaient que son esprit simpliste ne le pousserait pas à envisager une évasion et en lui cachant la position de la commune où il travaillait il n'y avait aucune crainte. Amédée était dans l'ignorance complète où il se trouvait et d'ailleurs ne cherchait pas à le savoir...

Un Dimanche matin Amédée se trouvait enfermé dans son étable et sentait la colère l'envahir. Pourquoi l'enfermait-on ainsi ? Au camp il pouvait se promener dans les allées avec les copains. Ici, on le mettait en prison le Dimanche. Amédée en ressentait comme un affront !

A midi, on vint le délivrer pour participer au repas familial. Il y alla de mauvais gré. Le menu était frugal et fut vite décortiqué. Quand le maître de maison eut fermé son grand couteau suisse, ce qui était une façon de dire que c'était terminé et qu'il fallait se lever de table, il s'adressa à Amédée : « Amédée, couper bois Nach-mittag ». Comment ? Couper du bois un Dimanche ? Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Jamais, au grand jamais, Amédée de sa vie, n'avait travaillé le Dimanche ! Là, le patron allait un peu fort. Au Camp c'était le jour de repos. Les camarades assistaient aux offices religieux le matin et l'après-midi se divertissaient aux séances théâtrales ou jouaient aux cartes dans les baraques.

Amédée se sentant grugé dans son honneur d'hom-

me fut pris d'une grande colère. Se levant brusquement de son banc il cria à son patron : « Vous allez un peu fort ! On ne travaille jamais le dimanche ! Je retourne au Camp ! » Et joignant le geste à la parole, enjamba son banc, se précipita sur la porte, l'ouvrit et s'en fut tout droit sur la route. La route qui devait le mener au Camp. Il allait à grandes enjambées, presque une allure de course. Le patron, sidéré, resta tout d'abord ébahi, devant son assiette. Mais, voyant que la décision d'Amédée prenait corps, il se lança à la poursuite de son prisonnier. Celui-ci entendant derrière lui les appels de son patron : « ZURUCK Amédée ! Retour ! Halt », changea de direction et fonça à travers champ. Ce fut une course poursuite épique. Amédée se libérait de sa colère en fonçant comme un forcené à travers les labours. Le vieux, tout essoufflé, s'étranglait à hurler « Amédée ! Halt ! Zuruck ! Füllill morgen ! ». Amédée se retournait et d'un ton vengeur lui lançait : « Je retourne au Camp ! Ah ! vous voulez me faire travailler le dimanche ! On verra ça là-bas lequel des deux a raison ! ». Et il reprenait sa course de plus belle. Voyant ses efforts inutiles, le pauvre Bauer s'effondra sur le sol en lançant à Amédée une ultime objurgation : « Nein ! Nicht là-bas ! ».

Mais les appels désespérés de l'allemand n'avaient aucun effet sur la décision d'Amédée. Celui-ci, malgré l'abandon de son patron, continuait sa course de plus belle. Après avoir traversé de nombreux champs et taillis, Amédée arriva sur une belle route qui dans son idée devait le mener à Villingen. Il croisa des paysans endimanchés qui se promenaient et qui, étonnés, se retournaient sur son passage.

Soudain, à un tournant de la route, il se trouva nez à nez avec un soldat casqué, botté, le fusil en bandoulière et qui l'interpella : « Où allez-vous ? » Amédée, tout heureux de cette rencontre, se dit : Voilà un gars qui va me renseigner et qui va peut-être me conduire au Camp. » D'une voix essoufflée il répondit : « Je vais à Villingen, Monsieur le soldat. Pouvez-vous m'indiquer le chemin ? — Villingen ? En Allemagne ? — Oui ! Je retourne au Camp, car mon patron veut me faire travailler le dimanche. » Le soldat sourit : « Travailler le dimanche ? Ça c'est pas bien ! — Ah non, c'est pas bien. C'est pourquoi je retourne au Camp. — Mais, vous savez où vous êtes ici ? — Non ! — Alors le soldat, prenant Amédée par le bras, lui dit à l'oreille : « Ici vous êtes à Riehen. — A Riehen ? C'est loin de Villingen ? — Très loin car Riehen est en Suisse. A cinq kilomètres de Lörrach. Vous venez de Lörrach. Vous vous êtes évadé ? — Moi évadé ? Vous êtes fou ! Puisque je vous dis que je retourne à Villingen ! — Eh bien, maintenant c'est fini Villingen. Vous n'êtes plus prisonnier. Vous serez interné en Suisse en attendant de partir pour la France. ». Amédée, tout éberlué, se laissa emmener par le garde-frontière suisse non sans maugréer sur sa malchance !... Partir pour Villingen et se retrouver une heure après en Suisse ! Il n'y a qu'à lui que de pareilles choses arrivent !

Des gars qui furent étonnés ce sont les pensionnaires de la baraque de passage à Villingen lorsqu'ils reçurent cette lettre :

Lyon, le 15 Juin 1941.

Chers copins,

« Je vous avait prouvé de mes nouvelles. Je suis en bone santé. Je travaille chez un boucher. J'ai une bone place. Je travaille pas le dimanche. Je vais au cinéma. Je pense bien à vous.

Amédée. »

H. PERRON.

DANS VOTRE QUARTIER

Tout pour l'enfant  
LAYETTE  
COUTURE  
JOUETS

“MINOU CHOU”

65, Rue de Lancry - Paris - X<sup>e</sup>

Téléphone : COMBAT 57-70

Mme WAHLEN accordera 5 % aux Camarades des Stalags... à condition qu'ils soient à jour de leur cotisation.

Saint-Martin — 1942

Y. LECANU



## Bad-Durheim : Salinen-Werk

La date du 27 Avril 1944 marque celle d'une nouvelle alerte bien plus sérieuse que la première : c'est un véritable branle-bas dans le kommando d'autant plus que nous savons de source sûre qu'un raid des avions américains sur Schweningen vient de faire plus de quatre-cents morts. Tout se passe bien heureusement, mais le danger n'est pas écarté hélas ! Le 29 Mai c'est mon premier bain au lac de Bad-Durheim, le 1er Juin la grande visite de santé rendue obligatoire pour nous tous à l'hôpital, le 4 Juin nous allons enfin rendre visite au photographe. Nous voici maintenant à la date du 6 Juin 1944 : date mémorable s'il en fut.

Le « Jour le plus long » marque celui du débarquement des Américains sur les côtes de Normandie. Dieu sait si nous l'attendions depuis longtemps ce jour-là ! Cela nous donne l'occasion d'être renseignés sur l'état d'esprit de certains ouvriers de la saline qui extériorisent bruyamment leur joie à la nouvelle d'un tel événement.

La ville voisine de Schweningen n'est-elle pas la patrie de l'ancien député communiste THAELMANN ? Voilà désormais notre lanterne éclairée.

Les vagues de bombardiers continuent de déferler sur la ville mais sans rien lâcher. Cependant pour plus de sûreté nous courons souvent à la Luftschutzrauen. C'est faire preuve de prudence, car le cigare de quatre-vingts mètres constitue un sérieux repère à n'en point douter.

Le 29 Septembre est une date à retenir et mérite réellement d'être mentionnée. On frisa la catastrophe : en effet, ce jour-là, un avion américain vint mitrailler la saline vers 1 heure 30 de l'après-midi. Deux prisonniers travaillant au dernier bac de la Siede-Haus, en face du magasin, échappèrent de justesse aux balles qui vinrent partager en deux la tablette de bois qui sert à faire reposer la pelle. Quelques millimètres de plus et ils auraient eu la cuisse broyée.

Pour ma part, je suis protégé miraculeusement : une balle trouvant le moyen de se loger dans la salle opposée à celle où je travaillais ce jour-là exceptionnellement...

Cette grande sortie du dimanche vient meubler un peu notre vie monotone de prisonnier ; c'est une petite compensation. « Ici les plaisirs sont minces et rares les distractions » dirait notre Maurice national. C'est aussi la grande ruée vers le Strand-Bad (plage de bains) où l'on peut se livrer aux joies du canotage et quelquefois en cachette, cependant, à la natation. Mêlés à la foule des civils nous passons inaperçus. A quoi bon s'étendre sur le mystère des taillis ! Seule la vision du Camp de Graudenz qui s'agitte devant nous constitue pour chacun une raison suffisante de ne pas succomber à la tentation...

Voici que le 8 Novembre surviennent les premières neiges : notre Kommando manque un peu de combustible. Qu'à cela ne tienne. Je vole des briquettes dans les wagons garés à côté de la Siede-Haus et les transporte de nuit dans un sac. Cela fait la joie de tous les camarades qui estiment que ce n'est pas de trop pour se chauffer à son aise pendant la période des grands froids.

Le 27 Novembre 1944 c'est le bombardement de Fribourg-en-Brisgau. On dirait que les shleuhs commencent à comprendre. Il serait temps ! Je note maintenant un fait qui va avoir le don de mettre en rage notre célèbre WOUWOUTE, l'homme de la « paluche ».

Aux environs du 8 Décembre il faut que je cesse le travail car toute ma main gauche est immobilisée à la suite d'une éruption de furoncles qui me font cruellement souffrir. Pendant 35 jours je vais demeurer dans le Kommando sans rien faire, au grand désespoir du contremaître nazi...

Les raids semblent s'intensifier de plus en plus. Totoche qui est un des nôtres ne manque pas de nous donner le compte rendu de la radio anglaise qu'il a pu entendre chez le fleuriste pour lequel il travaille. Les commentaires suivent et l'on s'endort en chantant le refrain célèbre :

« Répète avec joie sans cesse  
Dans l'cul, dans l'cul  
Ils auront la victoire  
Ils ont perdu  
Toute espérance de gloire !  
Ils sont foutus  
Et le monde en allégresse  
Répète avec joie sans cesse  
Ils l'ont dans l'cul  
Dans l'cul ».

Le froid sévit avec une intensité sans pareille et pour me prémunir de celui-ci je n'ai pas hésité à me rendre dans la Luftchutzrauen en dehors des heures d'alerte pour faire main basse sur deux couvertures très chaudes ainsi que deux draps bien blancs que j'ai eu le soin de démarquer, on ne prend jamais trop de précautions ! Ce n'est pas tout. Nous puissions à pleines mains dans le stock que les Allemands ont entreposé dans un grenier, il y a là des chemises, des caleçons, des pull-over, des pyjamas, des chaussettes, des gants, etc... Un prisonnier a repéré une ouverture et dès lors rien de plus facile. Et voici la Noël 1944 : un véritable banquet dans notre Kommando. Je suis toujours allongé sur mon plumard, la main complètement enveloppée ; cela ne m'empêche pas de suivre les opérations de près, de concert avec mes camarades dont quelques-uns dépassent les limites de la gaieté. Je lève mon verre à la prochaine victoire des alliés qui amènera la fin de notre injuste exil.

Encore un résultat spectaculaire du travail nazi ! J'ai remarqué lors de mes sorties en villes — nous jouissons actuellement d'une liberté relative — que nombreuses sont les maisons marquées d'un signe très apparent et caractéristique ne laissant pas de doute sur la qualité des propriétaires ou locataires de celles-ci.

Les pauvres juifs, car ce sont eux, n'ont qu'à bien se tenir.

Eviteront-ils cependant à brève échéance la déportation qui les guette et au bout le terrible camp de concentration qui les guette avec la mort lente qui en est la conclusion inévitable à moins que le four crématoire soit une façon plus médicale et plus rapide de s'en débarrasser.

C'est vraiment beau le régime nazi !...

Les Allemands sont de véritables semeurs de pièges, il faut bien le reconnaître. Témoin, cette anecdote qu'est en train de me conter un nouveau qui vient d'augmenter notre effectif : C'est un gars de Rouen qui vient du VC d'Ofenbourg.

D'un ton angoissé il décrit toutes les péripéties du terrible bombardement qui l'a forcé, lui et ses camarades, à prendre la route.

« Quelle veine j'ai eue, mon vieux ! En plein midi, tu te rends compte ! Et ça dégoulinait, je ne te dis que ça... la faute aux Boches qui nous avaient fait réintégrer le Camp. Tu comprends, les Amerlos ont tapé dedans croyant que les prisonniers avaient été évacués ».

Son métier est celui de boulanger et le Feldwebel vient de lui dire qu'il a une « place » pour lui. Il travaillera dans son métier près de l'hôtel Irma, une petite boutique. Une semaine passe.

« Ça ne va pas — me glisse-t-il à l'oreille — tu sais, le singe, il m'a menacé plusieurs fois avec un joujou ! Et puis la croûte c'est presque peau de balle et surtout « dégueulasse » mon cher. J'ai pas le pot il va falloir que je signale ça au contrôle ! »

Il fit comme il avait dit. Vers la mi-janvier il réintégrait le camp.

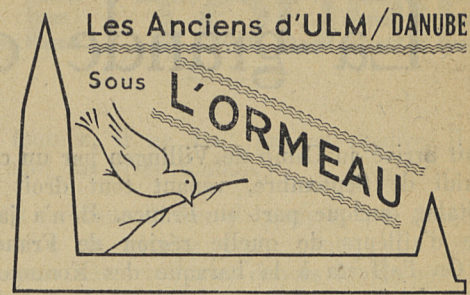
Celui-là si je le revois un jour, qu'est-ce qu'il va prendre pour son rhume ! Ce fut la dernière parole qu'il prononça en me faisant ses adieux.

Les semaines ont passé et je n'en mène pas large car il m'a fallu retrouver ma Siede-Haus, mes raclettes, ma pelle et mon cher WUTHE. C'est presque le bonheur parfait. Cependant il est écrit que je ne finirai pas le mois. Mon mal va s'aggravant et on ne voit qu'une solution : celle de m'expédier au Camp.

Nous sommes le 25 Janvier. Mes « impedimenta » sont longs à être rassemblés tandis que le gardien courroucé m'appelle. Hélas ! je ne suis pas prêt et le train nous file sous le nez. Le Boche écume de rage et veut à tout prix que je fasse le chemin à pied sur la neige glacée avec mon bras en écharpe. Une longue discussion est amorcée qui manque de dégénérer en bagarre. Encore une fois je tiens bon ; quelques civils prennent même parti pour moi. Passe heureusement un camion qui se charge de mon transfert de telle façon qu'au bout d'une demi-heure j'aperçois pour la quatrième fois les barbelés de Villingen. Je suis grelottant de froid.

Trois semaines plus tard allait se dérouler le dernier épisode qui devait me conduire jusqu'aux portes de Scaffhouse.

Ernest BARRIERE,  
K. G. 50231.



## Taillebourg — Saint Louis

Le nom de ma nouvelle paroisse et résident sera bien facile à retenir puisqu'il s'agit d'un nom que tous les écoliers doivent savoir : TAILLEBOURG (Charente-Maritime), lieu où Saint Louis battit le Anglais, le 22 Juillet 1242. C'est donc là que dorénavant vous pouvez m'écrire et c'est de là que je continuerai à veiller sur notre « Lien » puisque je reste attaché à la Communauté de Chef-Boutonne, dont 50 kilomètres à peine me séparent.

Le déménagement ne s'est pas fait sans fatigue pour mes familiers, car pour moi j'étais relégué au rôle de spectateur. En effet, après vous avoir annoncé mon retour à Aubigné, « Cap franchi », j'ai dû retourner à l'Hôpital de Niort jusqu'au 1er Août, ma plaie s'étant rouverte. Et c'est à Niort que je reçus la visite d'A. Hinz et de Madame puis de L. Vialard, ainsi que de toute la famille Petit. Visites qui me remontèrent le moral comme vos cartes et vos coups de téléphone. Merci spécial à C. Yvonne, P. Vailly, H. Perron, G. Samel, M. M<sup>e</sup> Brun (signataires de la carte d'Ulm !), A. Crouta, A. Fillon, MM<sup>e</sup> Martinet, M<sup>e</sup> Roger, M. Ferand... et je dois en oublier certainement. Je réparerai de vive voix les 27 et 28 Septembre, ce j'espère bien être des vôtres pour la Journée V.B.X.

Donc à bientôt et bien vôtre cordialement.

Jean VERNOUX,  
Curé de Taillebourg  
(Charente-Maritime).

## Congrès National annuel U.N.A.C. en Province

(Lille : Samedi 24 et Dimanche 25 Octobre)

### Appel aux Anciens V B et X ABC

L'an dernier, le Congrès National U.N.A.C. tenait ses assises en Provence, dans la magnifique Cité des Papes, à Avignon. Votre Bureau Directeur a eu la grande joie d'y rencontrer beaucoup d'anciens de nos stalags, à telle enseigne que notre délégation était la plus nombreuse de toutes.

A LILLE, les 24 et 25 Octobre, nous serons encore les plus nombreux. Tous les Amicalistes V B et X ABC de la région du Nord viendront se rassembler à ce Congrès National.

Comme à Avignon le Bureau National V B et X ABC sera présent.

Chers amis du Nord qui appréciez tant le travail de vos dirigeants, soyez nombreux autour d'eux lors de ce Congrès National. Ce sera pour eux une magnifique récompense.

Les instructions ont été données dans le Lien de Juillet-Août. Nous vous rappelons que les camarades habitant le Nord, le Pas-de-Calais, l'Aisne et la Somme doivent adresser leur adhésion avec un versement de 20 Fr. à titre d'arrhes à : Colonel CARNOY, 4, rue de la Gaîté à Lille — CCP. 1897-35 Lille.

Pour tous les autres départements adressez vos adhésions à l'Amicale ou à l'UNAC.

N'oubliez pas que des billets de Congrès seront fournis par l'UNAC, 68, rue de la Chaussée d'Antin (joindre un timbre). Ces billets de Congrès sont individuels, valables au départ de toutes les gares S.N.C.F. Profitez-en, vous et votre famille.

Adressez vos inscriptions d'urgence.

Le Gérant : PIFFAULT.

Imp. Chasseray-Monconté, Chef-Boutonne (D.-S.)

## FABRIQUE DE MEUBLES

7 ter, Avenue de St-Mandé  
Paris (XII<sup>e</sup>)

## RYSTO Raymond

Ex-N<sup>o</sup> 5305  
Membre de l'Amicale N<sup>o</sup> 548

Salles à manger  
Chambres à coucher  
Ensemble Studio

DEPOSITAIRE  
DE FABRIQUES

Cuisines modernes, Eléments, Tables  
Sièges modernes, rustiques et basques  
Sièges de jardin, Pliants, Transats

Prix marqués en chiffres connus

Facilités de paiement sur demande

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale  
Pour tous renseignements, n'hésitez pas à  
téléphoner ou à écrire

Tél. DIDerot 45-07 — Métro : NATION